

Troisième conférence : débats doctrinaux et hérésies.

Il ne faut pas imaginer les temps anciens de l'Eglise comme une période tranquille où tout le monde pensait la même chose et adhérait unanimement aux mêmes affirmations. C'est tout le contraire. Très tôt il y a eu des débats concernant la doctrine et donc des conflits et, aussi, des ruptures. Je vous propose un tableau, très simplifié, de ces réalités.

Le premier grand débat a concerné la circoncision : faut-il circoncire les païens qui adhèrent à la résurrection de Jésus ou non ? J'ai déjà évoqué cela dans la première conférence, mais il faut y revenir plus en détail.

Dans les Actes des Apôtres, Luc tient à faire de Pierre le premier à avoir baptisé un païen, le centurion Corneille. Mais, en fait, le débat a pris un tour très vif à la suite du deuxième voyage missionnaire de Paul. Après un premier voyage à Chypre et sur le continent en compagnie de Barnabé, Paul était parti à l'aventure. Il est d'abord repassé dans les communautés fondées avec Barnabé, puis, il est allé en Galatie, puis, revenant vers l'ouest, il est parvenu à Troas, sur la côte de la mer Egée. De là il passe en Macédoine. Et se sont les grandes fondations de Philippiques et de Thessalonique, puis descendant au sud, après un bref passage à Athènes, Paul séjourne un an et demi à Corinthe. Il a, alors, le désir d'évangéliser Ephèse, la capitale de la province d'Asie. Mais, Paul sait qu'à Jérusalem de fortes critiques se lèvent contre ses choix missionnaires. En effet, il baptise massivement des païens sans les circoncire et sans leur imposer la Loi. Soucieux d'être en communion avec les Apôtres, il entraîne Barnabé à Jérusalem et c'est ce qu'on appelle « le concile de Jérusalem ». Là on s'explique et on discute. Une frange conservatrice, on pourrait dire « intégriste », s'oppose frontalement à Paul et exige la circoncision des païens qu'on baptise, mais la décision prise est inverse et valide pour le fond les choix de Paul, qui peut partir pour Ephèse. Cependant, Paul aura à faire face à une propagande des « judaïsants », qui, soi-disant, se réclament de Jacques, celui qu'on appelle « le frère de Jésus » et qui est à la tête de l'Eglise de Jérusalem. Ils disent aux communautés fondées par Paul que la circoncision est nécessaire pour le salut. Paul répliquera par la très vigoureuse lettre aux Galates. Quant à Jacques, il enverra une lettre pour apaiser les choses.

L'hostilité contre Paul se maintiendra bien au-delà de sa mort et en plein second siècle il y aura, encore, des polémiques contre lui. Cependant, au second siècle, les débats se sont déplacés.

Dès la fin du premier siècle : on en a des échos dans la lettre de Jean, certains mettent en doute la réalité humaine de Jésus. On va jusqu'à dire que son corps n'a été qu'une apparence, un simple moyen pour apparaître. D'où le mot « docétisme », qui vient du grec « dokein », apparaître.

Le premier à s'opposer, et avec vigueur ! au docétisme a été Ignace, évêque d'Antioche. Ignace est condamné aux bêtes et sur le chemin qui le conduit d'Antioche à Rome il écrit aux communautés de la Province d'Asie. Dans ces lettres, Ignace souligne que Jésus est pleinement homme et pleinement Dieu. Plus tard, Irénée, évêque de Lyon, entreprendra le même combat dans son célèbre « *Adversus Haereses* ».

Cependant deux courants, plus identifiés, sont, au second siècle, porteurs de ce docétisme. D'abord le courant gnostique.

« Gnose » veut dire « connaissance ». Certains affirment que la chair n'a aucune importance pour le salut, que l'homme est sauvé par la seule prise de conscience de sa réalité spirituelle, par la « connaissance ». Et s'élaborent ainsi des systèmes très complexes, qui mettent en question la création et le Créateur. Et, aussi, l'incarnation, le salut par la croix et l'eucharistie.

En lutte contre ces très graves déviations : on parle alors d'« hérésies », Irénée élaborera, le premier, une véritable synthèse théologique. Il vient d'être déclaré « docteur de l'Eglise » par le pape François.

A côté de la gnose, mais sans ce confondre avec elle, il y a Marcion. Si les gnostiques s'organisent en petits groupes, en « conventicules », Marcion, lui, organise une véritable Eglise. Il commence par lui donner un « canon ». Il récuse l'Ancien Testament, ne garde que l'évangile de Luc et les lettres de Paul. Mais, surtout, il développe l'idée que le Créateur, le Dieu de l'Ancien Testament, est un dieu mauvais puisqu'il est le créateur de la chair. Et il le flanque d'un Dieu bon, qui envoie Jésus, qui n'a qu'une apparence de chair, pour arracher l'homme du monde mauvais du Créateur.

Si Irénée s'attaque principalement, à la fin du second siècle aux gnostiques, Tertullien, au début du troisième, siècle affrontera surtout Marcion. En effet, l'Eglise marcionite survivra jusqu'au IVème siècle.

La Gnose et Marcion sont des déviations très radicales, mais d'autres divisions existent, moins graves mais sources, elles aussi, de vifs débats.

Dans le christianisme des premiers siècles, en particulier au second siècle, il y a dans l'Eglise un très fort courant que nous appellerions, nous, « charismatique », avec des expressions très spectaculaires de la prière et l'insistance sur la présence, très active, de l'Esprit Saint. Au milieu du second siècle, en Asie, apparaît un mouvement extrémiste, dont le chef est Montan. D'où le terme de « montanisme ». Les évêques de la région réagissent, mais certains ne veulent pas qu'en condamnant Montan on condamne le courant charismatique. Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain ! C'est la réaction d'Irénée.

A peu près au même moment naît un autre débat, qui concerne la date de Pâque. Pâque est une fête juive, célébrée à date fixe, le quatorze nizan, le premier mois du calendrier juif. Et, tout naturellement, les premières générations chrétiennes, ont célébré la Pâque chrétienne à la date de la Pâque juive. Cependant, chaque semaine, les chrétiens célébraient la résurrection du Seigneur le premier jour de la semaine, le jour du soleil. En anglais on dit « sunday », en allemand « sonntag ». Et au milieu du second siècle, à Rome en particulier, on n'a plus voulu célébrer la Pâque annuelle un autre jour que le dimanche. On a donc mis en question le calendrier juif. Mais, certains s'opposèrent à ce changement et voulurent garder la tradition dite « quarto-décimane ». Cela a engendré un pénible conflit entre les Eglise d'Asie et l'Eglise romaine. Une fois encore Irénée cherchera à apaiser les choses.

Au troisième siècle un autre débat va émerger, qui ne prendra un tour critique qu'au IVème siècle avec ce qu'on appelle la crise « arienne », le débat trinitaire. En fait, au départ, le débat n'est pas véritablement « trinitaire », il concerne principalement la relation du Père et du Fils. Je précise bien : non pas du Père et de Jésus, mais du Père et du Fils compris sous le rapport de la divinité.

Spontanément, dans la toute première génération chrétienne, on a une christologie dite « d'en bas ». Par la résurrection et ce que nous appelons l' « ascension », Jésus est exalté. On dit qu'il s'assoie à la droite du Père. C'est ce que l'on a dans les discours de Pierre aux premiers chapitres des Actes des Apôtres. Mais, très vite, on a dit que celui qui est « monté » était « descendu ». C'est ainsi qu'apparaît une christologie « d'en haut ». La formulation la plus achevée est dans le prologue de l'évangile de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair ».

Mais comment comprendre l'identité du Verbe, l'identité du Fils ? Car, le christianisme, héritier du judaïsme, est pleinement monothéiste. Il ne peut pas y avoir deux dieux, l'un supérieur et l'autre inférieur. Les premières formulations de la question ont été très maladroites. Et certaines carrément fausses, on dira « hérétiques ».

C'est ainsi que certains, nous sommes au début du troisième siècle, vont proposer l'idée que la distinction du Père et du Fils, et aussi de l'Esprit, n'est que « modale ». On parlera de « modalisme ». Ce qui distingue les Trois n'est pas une distinction réelle, mais seulement

d'apparence et transitoire. Dieu se montre d'abord sous le mode du Père, puis, sous le mode du Fils, puis sous le mode du Saint Esprit. Mais, cela n'est pas acceptable. Il faut une distinction réelle entre le Père et Fils, sinon tout le Nouveau Testament perd son sens. En effet, tout est dans la relation de Jésus à son Père, qui est une relation réelle, qui n'a rien de modal. Au contraire, elle est très dense et pleine de vérité. Et donc le modalisme n'est en rien la réponse à la question.

Le débat rebondira et cela finira par déboucher sur les formulations du IV^{ème} siècle avec les conciles de Nicée en 325 et de Constantinople en 381. Nous verrons cela dans la dernière conférence.

Bien d'autres débats ont animé, on peut même dire déchirer, les Eglises des premiers siècles. Je parlerai bientôt du débat sur la pénitence. Cependant, peu à peu, l'expression de la foi s'est affermie. Je décris le fond du processus.

Avant d'être pensée, d'être mise en formules, la foi se vit. Cependant, elle s'exprime aussi et il arrive que certains disent des choses qui ne vont pas, qui heurtent le « sensus fidei ». Ils insistent trop sur un point et déséquilibrent ainsi l'ensemble ou bien au contraire ils minimisent telle ou telle affirmation importante. Et cela suscite une réaction. On leur dit : « Non, ça ne va pas ». C'est alors que l'on se met à la recherche d'une formulation qui soit fidèle à ce que tous croient. C'est cela que l'on appelle un « dogme ». Un « dogme » n'est pas une vérité qui est tombée toute nue du haut du ciel, mais une formulation longuement travaillée et retravaillée et qui exprime la foi des fidèles, la foi de tous.

Le mot « dogme », et plus encore l'adjectif « dogmatique », n'ont pas bonne réputation. Ils renvoient à des idées figées, rigides, mais c'est un contre-sens. Les « dogmes » sont des balises, des repères sur la route de la foi, qui évitent d'aller dans n'importe quel sens et de se perdre. Et d'ailleurs, si je vous demande combien il y a de sacrements vous allez répondre « sept », combien de personnes dans la Trinité, vous allez répondre « trois », combien d'évangiles, vous allez répondre « quatre ». Mais si je vous demande : « combien de dogmes ? », vous ne répondrez pas. On n'a jamais fait la liste. C'est dire que les dogmes ne sont si dogmatiques que cela !

Pour conclure cette conférence où j'ai évoqué les déviations doctrinale du second et du troisième siècles, ce qu'on appelle les « hérésies », j'insiste sur la reconnaissance que nous devons avoir pour nos pères dans la foi, qui au milieu de mille difficultés, ont su écarter ce qui dévie de la foi apostolique et promouvoir la vérité de Jésus.